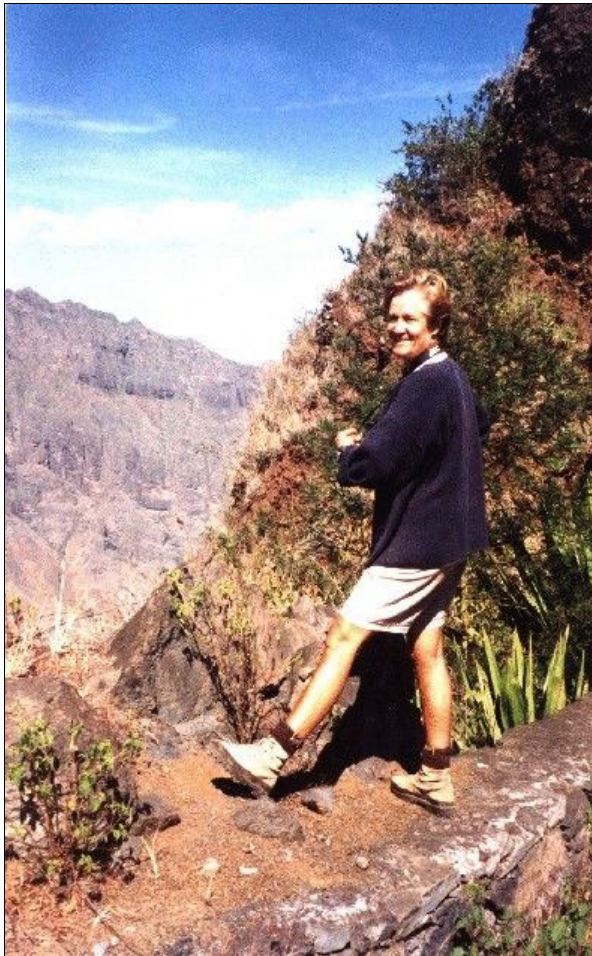


LA GAZETTE DE L'A.R.B.

Anyvonne Restaurant Bar

N° 05 Janvier 1999

Tenerife (Canaries) - Mindelo (Cap Vert)



Après avoir passé l'été à naviguer entre les îles de l'archipel des CANARIES, nos deux navigateurs ont remis le bateau en état à Los CRISTIANOS. Fin septembre, ils sont à la GOMERA, prêts à partir pour le CAP VERT. Les nouvelles de l'état de santé de Papy ont retardé leur départ, qui a eu lieu un mois plus tard, début novembre. Ce numéro relate le mois de septembre sur le chantier de LOS CRISTIANOS, puis la traversée vers le CAP VERT.

Bonne lecture ...

Et Bonne Année 1999



Le Varadero

Le décor

Finies les vacances ! après le départ des " petits " et des AICARDI, il faut songer à mettre le bateau en état pour partir au CAP VERT. Il nous a été dit qu'il fallait le faire aux CANARIES car rien n'est prévu vraiment pour ça au CAP VERT.

Le lundi 25 Août nous nous retrouvons donc au sec sur le chantier du " Varadero " terme espagnol intraduisible pour nous. Mise au sec est le terme qui convient (chaleur sans air, env 30° à l'ombre) en y ajoutant poussière et crasse. Ceci durera trois semaines, mais la poussière ira en croissant, produit du ponçage de la peinture antifouling rouge (nocive et brûlante) appliquée à PAIMPOL au mois de mai.

Viendront s'ajouter les " cucarachas ", joli nom qui fait penser à une danse exotique d'il y a 40 ans, mais la réalité est moins rigolote, il s'agit de cafards...Tous les conseils de voisins y passent : y compris calfeutrer toutes les issues ... mais j'y renonce vu la température avec courants d'air. Que serait-ce tout fermé ? On ne peut déjà pas s'asseoir dehors : le pont est couvert d' 1/2 centimètre de poussière rouge. Alors on sue sang et eau dedans. " Ah mais ! c'est pas rose tous les jours les tropiques ! " Bon, passons au décor. Vous avez tous vu de plus ou moins près, un chantier de bateaux en France. Ici c'est pareil... à première vue. Nous sommes entourés de bateaux de croisière ou de pêche en train de se refaire une beauté. Une dizaine de personnes poncent, grattent, " karcherisent " ou peignent les coques alentour. Rien à redire.

A deuxième vue, contrairement à " par chez nous " on s'aperçoit que certains bateaux sont habités ... du linge sèche, de la vaisselle traîne sur les ponts ... mais on ne voit personne.

On voit ensuite que certains bateaux sont visiblement " enracinés " là depuis longtemps, entourés de pseudo cabanes et recouverts de tauds enveloppants, desservis par des échelles quasiment soudées, tandis que leurs évacuations d'eau aboutissent par des tuyaux dans de gros bidons. Nous n'avons pas de confort. Nous avons notre réserve d'eau bien sûr, mais ne pouvons laisser couler l'eau par les évacuations ordinaires ... Nous vidons tout dans des seaux que nous descendons par l'échelle et allons jeter dans des grilles d'égouts à quelques mètres.

Nous terminerons cette description par l'indicible : WC, " toilettes ", douches ... situées au fond du chantier, mais quasi publiques, jamais nettoyées (rien ni personne n'est même prévu pour). Conseil : ne pas quitter ses chaussures sous la douche qui le dispute en crasse aux WC à la turque. Passons à autre chose ...

Les rencontres

Le Varadero s'anime vers 18/19 heures. Les habitants rentrent du travail ... Qui vend des tickets de bateau... qui travaille dans une agence de voyage ... qui est skipper de bateau promenade ... qui est ouvrier sur le Varadero ...

Les personnages de ce lieu sont de plusieurs sortes :

Il y a ceux qui y résident, car la location n'est pas chère, depuis plusieurs années

Il y a 4 ou 5 bateaux dans ce cas.

Ils sont habités par des Espagnols et des Anglais, vendeurs de tickets, ou faisant d'autres jobs sur le port. On se croise en se disant plus ou moins bonjour...mais c'est tout.

Il y a ceux qui y travaillent, sans forcément y vivre

Les travailleurs du chantier sont tous des " expatriés " de France, Tunisie, Allemagne, Hollande, Ghana, Suisse ou Angola. Ils communiquent en espagnol, en anglais ou en français. La rencontre avec eux est rapide, simple et souvent chaleureuse. Ils sont ici depuis quelques mois ou plusieurs années, mais sont tous d'accord pour dire que les Canariens sont fainéants et racistes.

Il me paraît évident que si les dits Canariens trouvent des étrangers pour faire, au noir, des travaux pénibles à leur place, pourquoi se gêneraient-ils ? Cela me rappelle bigrement le comportement des français il y a quelques années, bien contents de trouver des immigrés pour balayer les rues.

Bref, ceci rapproche les " immigrés " de chez nous :

Bodo, Allemand qui vit avec Habiba, Tunisienne un peu perdue car elle n'a pas de papiers, elle ne pourra donc plus se permettre de retour en arrière. C'est dur de lâcher sa culture sans espoir, sans droit à l'erreur...

Caren, Allemande alerte (de 30 ans ?) en année sabbatique après des études de chimie...cherche des bateaux " sérieux " où dormir, et ponce dans la journée pour gagner sa " croûte ". Courageuse et souriante, elle croit dans son " pif " pour repérer les gens de confiance. Jusqu'ici, elle ne s'est pas trompée...Elle trouvera en novembre un catamaran et un Suisse allemand dessus, pour traverser l'Atlantique vers les Antilles. Bon vent !!!

Thierry et Chris, Français qui vivent dans le port sur leur bateau (un carter 33) depuis 2 ans. Ils travaillent

en alternance, lui sur le chantier, elle dans les boutiques.

Un couple de Hollandais, qui vit aussi dans le port sur son bateau avec deux adolescents. Ils travaillent sur le chantier, réparent des voiles. Ils sont ici depuis 4 ans.

Thomas, un Ghanéen jovial et vif au sourire irrésistible vit aussi sur son bateau...tout seul. Il travaille également sur le chantier.

José, un Portugais blanc comme neige venu d'Angola. Il travaille au bar resto du Varadero. Car il faut vous dire que le Varadero est géré par une sorte " d'association de pêcheurs ", et comporte un bar. Celui-ci nous verra souvent déjeuner le midi, car la confection des repas à bord est assez décourageante, tout au moins dans la chaleur étouffante de midi.

Juanito, le seul Canarien du lot (il est originaire de La Gomera). Il vit à 100 à l'heure, faisant cuisine, bar et service à table au restaurant. Gérard dit de lui que c'est le seul Canarien vivant sous stress de toutes les îles !!!

Pascal, lui, est Yougo-Breton. Il fait ici sa deuxième vie. Il en avait marre de la France, et se dit heureux. Il vit à terre.

Je terminerai par le patriarche Roberto, seul maître à bord du Varadero. Son gros bateau est au sec, le long de la clôture qui délimite, dessous, un " atelier-laboratoire " incroyablement fourre-tout, mais complet du point de vue machines-outils. Roberto, c'est 4 ans de présence, 100 ans de compétence acquise dans tous les domaines du bateau, et tout son temps pour répondre à vos questions et à vos besoins. L'explication ? Il a vécu au Venezuela, où le rendez-vous, même d'affaires, même vital, ne revêt aucune importance. Donc tout le monde attend, tout le temps, Roberto. Car c'est lui le chef du chantier. Il distribue le travail, le surveille et le paie, selon son bon vouloir. Comme son nom ne l'indique pas, il est de Mul-

house.

A côté de nous sur un First 38, vit un jeune couple avec deux charmants bambins : Pascale et Thierry sont partis de Vannes (56) en Novembre 97. Ils ont longé les côtes d'Espagne et du Portugal et ont essuyé coup de vent sur tempête. Après un passage au Maroc, agité aussi, ils ont atterri ici. Ils comptaient aller travailler en Floride, mais ces derniers mois ont écoeuré Pascale du bateau. Ils ont donc mis le bateau au sec pour le vendre. Ils ont trouvé du travail dans des agences de voyage, et vont s'acheter une maison. Pour l'anecdote, Gérard s'est découvert être un copain d'enfance du père de Thierry, à Plédran. Le monde est petit...

Et puis il y a ceux qui repartent, dont on reparlera dans les prochains numéros...

Les Canaries, carrefour et lieu d'escalas plus ou moins prolongés...

Les Canaries semblent être un carrefour pour tous ceux qui partent de France avec l'idée de traverser l'Atlantique un jour. Il y a d'abord ceux qui continuent. Nous allons les retrouver au Cap Vert, et en reparlerons plus tard. Et puis il y a ceux qui restent plus de quelques mois. Ils le font pour trois raisons (en tout cas celles connues de nous) :

- Ils ont eu peur en descendant. Nous en avons croisé plusieurs, partis fin 97, qui ont suivi la côte et sont restés plusieurs mois dans des ports Portugais ou Espagnols.

Pensant mettre 2 mois pour descendre en sauts de puces, ils ont vidé leur caisse de bord en mettant 6 mois à descendre dans le mauvais temps.

Ces aventures nous confirment qu'il vaut mieux tirer très à l'ouest (à 260

milles des côtes comme nous l'avons fait). Quand nous sommes descendus fin mai 98, en 10 jours, l'écoute de la météo faisait apparaître plus de mauvais temps près des côtes. (voir le n° 1 de la gazette, de juin 1998. Ndlr). Il semblerait que ce soient les femmes du bord qui veulent naviguer près des côtes : l'illusion de la sécurité des ports est forte. Erreur : c'est la côte qui est dangereuse en cas de coup de vent. Conclusion : " Messieurs, résistez à vos femmes et passez au large... descendez vite et évitez de partir en hiver ". Dans ces bateaux qui arrêtent leur voyage aux Canaries, ils ont été souvent malades, mal préparés psychologiquement, mal amarqués et en définitive ils ne savaient pas ce qui les attendait. Sans compter que la caisse de bord étant bien entamée sur les côtes continentales, ils s'arrêtent travailler ici car nous sommes encore en Europe, et le travail semble plus " trouvable " qu'en Amérique du Sud. D'autres rentrent en France écoeurés.

- Une autre raison valable pour rester aux Canaries est que c'est plus accessible par avion, et pas trop cher. Les enfants ou les autres membres de la famille peuvent y venir en vacances.

- Il y a la catégorie des blasés, genre Roberto, qui a fait plusieurs tours, a tout vu et tout subi, et qui trouve que le climat des Canaries, c'est pas mal (20 à 30 °C toute l'année). Le pays est calme, et il n'y a pas de moustiques. (il nous a dit ça pour nous écoeurer du Brésil, car ça le dérange un peu de nous voir partir alors qu'il reste scotché là). Mais après tout, ça se défend. On a le droit de s'arrêter après avoir baroudé 30 ans. On n'en fera sûrement pas autant, loin de là.

Et tout ce petit monde du Varadero se retrouve à la cafétéria le midi, pour prendre un café ou un plat. Si vous voulez en croiser le soir, il faut aller à la Campanina, pizzeria située sur la place face à la plage du port. Placette aux rues piétonnes, elle a un

petit côté village méditerranéen avec son grand arbre au milieu qui protège du soleil, les bancs publics et les jeux pour enfants. Anna (française elle aussi dans une 2ème vie ?), toujours souriante, même fatiguée en plein coup de feu. Elle est assistée de son fidèle Martin (prononcer Martine),

Espagnol du continent (traduisez " pas fainéant "), qui sert tel un torero ou un danseur de tango, et qui n'hésite pas à chanter de temps en temps d'une voix très sûre, à la Luis Mariano. Là, on est certain de croiser quelques membres de la colonie française de Los Cristianos.

Voilà, vous savez tout. Si vous voulez vérifier, vous n'avez plus qu'à y aller : c'est à 20 minutes de l'aéroport Reine Sophie, vers l'ouest.

Traversée Islas Canarias- Archipel du Cap Vert

Après une séjour d'un mois à St Brieuc en octobre, nous revenons à La Goméra le dimanche 1er Novembre. Après un gros mois à terre et surtout sans navigation depuis maintenant quasiment 2 mois et demi, le désir de mer et de route nous habite très fort.

Nous avons retrouvé notre bateau intact à San Sebastian de la Goméra, bien que très poussiéreux: Les effets des vents de sable sahariens qui déposent leurs bagages en passant sur ces îles. C'est ce qu'en France on appelle le " Foehn ". Un bon rinçage du bateau nous donne l'impression de gaspiller de l'eau douce, avec ce sentiment que c'est la dernière fois avant longtemps.

Nous complétons les provisions qui avaient déjà été chargées avant notre départ pour la France par des vivres fraîches pour la traversée, et par un plein d'eau douce dans tous les réservoirs que nous pouvons trouver, soit environ 600 litres. Nous embarquons ici toute l'eau douce que nous consommerons pendant la traversée du Cap Vert jusqu'au Brésil. Enfin presque...En tous cas, le maximum, car on pense avoir pas mal de difficultés pour trouver de l'eau douce au Cap Vert, où nous pensons vivre avec un petit déssalinisateur. Ça apparaît un peu comme la ceinture et les bretelles, mais comme on dit en mer: " trop fort n'a jamais manqué...".

Le bateau, comme nous, étant prêt dès le mardi soir, nous quittons La Goméra le mercredi 4 pour Los Cristianos afin de passer une dernière soirée de fiesta avec toute l'équipe du Varadero. Nous en profitons pour

compléter notre équipement d'un de ces caméscopes qui ici sont si bon marché, et qui nous permettra de rendre un peu plus vivantes nos relations de voyage.

Jeudi 5 Novembre 1998, 12h30 TU.

Ca y est, nous partons au son de la corne de brume de Chris qui salue la sortie de ceux qui partent loin. (Et peut être, qui rendent crédibles à ceux qui restent leurs propres envies de départ, aussi...). Nous sommes partis avec l'idée d'une traversée au portant, donc avec des vents de Nord/Nord-Est de force raisonnable et qui devrait durer entre 5 et 6 Jours. Soit un peu plus de 800 Miles nautiques à la moyenne de 140 miles par 24 heures.

Eh bien c'est mal parti!!! Le vent n'est pas au rendez-vous: quasi inexistant, le peu qu'il y a semble venir du Sud-Ouest... Et donc moteur pour commencer, avec la grand voile bordée pour appuyer le bateau et essayer de stabiliser un peu un roulis diabolique sur une mer d'huile, juste animée d'une petite houle d'Ouest. Vers la fin d'après midi, le vent " forcé " un peu - au moins force 2!!! - et toujours secteur Ouest. Comme on n'est pas sur une vedette, on coupe le moteur et on s'installe à la voile. Bon plein tribord amure, et on file au moins 2 noeuds! Lecture et farniente sur le pont, tout n'est pas que désagréable.

Aujourd'hui, nous attaquons courageusement une phase A de régime Montignac. Ce midi, nous avons eu droit à un repas glucidique: Haricots/tomates/riz complet. Ce soir: rondelles de seiches (surgelées) poêlées,

avec des poireaux, après un peu de tzatziki maison.

Nous installons cette nuit un régime de quarts expérimental. Nous n'avons pas l'expérience de longues traversées à deux, et il nous faut trouver ce qui nous convient. Anyvonne se couche vers 21 heures et revient veiller de minuit à 2 heures. Gérard prendra de 2 à 4 et Anyvonne de 4 à 6. Cela fait un régime de quarts de 2 heures qui nous paraît bien un peu haché.

Ah! Cette nuit, à 23 Heures j'ai trouvé que nous n'avancions vraiment pas et, un peu impatient, j'ai voulu remettre un peu de moteur, contact et puis RIEN!!!... PANNE DE DÉMARREUR!!!... HORREUR!!!... Décision est prise de remettre les investigations au matin. D'autant que pour accéder au démarreur, il faut déménager des caisses, les vélos, etc...etc...et que en plus, ça roule pas mal.

Matin du 6 novembre. Radieux.

Soleil et ciel bleu... Très peu de vent et donc de vitesse.(pour nos premières 24 heures nous aurons fait quelques 53 miles... Loin donc des 140 escomptées... Il va falloir s'installer dans la durée... Surtout si le moteur ne redémarre pas!!!) Mais tout n'est pas négatif: peu de vitesse, donc possibilité de bains!!! On se baigne donc l'un après l'autre, accrochés à l'échelle dans le sillage du bateau, et en traînant une boucle de bout, pour se rattraper au cas où.

Mais il faut bien revenir aux ennuis : déménagement de la cabine bâbord, lecture de la littérature spécialisée

pour savoir comment est fichu un démarreur, et plongée dans le moteur avec le contrôleur universel à la main... Et là, surprise!!! Pour vérifier la tension aux bornes du démarreur, je demande à Anyvonne de mettre le contact et Plaf! voilà le démarreur qui tourne et le moteur aussi... La panne était donc fugitive... Je n'aime pas ça et j'ai maintenant des doutes sur le solénoïde du démarreur qui était donc resté bloqué. Toutefois, je crains de démonter plus avant, et faute de rechange, de mettre en panne définitive quelque chose qui maintenant fonctionne bien. Enfin, pour le moment ça marche. Je consigne l'incident sur mon pense-bête d'entretien et passe à autre chose...

Journée calme, lecture farniente. Le soir, on entame le curry de mouton avec aubergines et poivrons qu'Anyvonne avait préparé avant de partir hier matin. Régime, régime quand tu nous tiens!!!...

Pour les quarts, on a un peu de mal à s'arrêter sur une règle précise. Anyvonne se couche vers 20h, dors à 21h et se réveille à 22h. Gérard dort de 22h30 à 1h et prend la veille jusqu'à 6h. Il est temps qu'il dorme!!!... Dans la nuit du 6 au 7, le vent s'est réinstallé au Nord-Est, mais toujours plutôt faible (5 à 6 noeuds). Le bateau avance un peu mieux (autour de 3 noeuds).

Matin du 7 novembre.

Petit déj' à 9 heures, tous les deux dans le cockpit, puis bain comme la veille, farniente, lecture et broderie pour Anyvonne.

Dans la journée, on croise de loin (5 à 6 miles) deux voiliers qui manifestement cherchent vers le sud des vents d'Est pour faire route directe vers les Antilles. Au point de 12h30, nous aurons fait 65 miles les dernières 24 heures. Ça se traîne! A ce train là, il va nous falloir 10 à 12 jours...

Bien que radieux, les jours sont courts : de 8 à 18 heures. On dîne tôt, pour essayer de dormir tôt. Mais le rythme de sommeil et de veille alternés n'est pas encore trouvé. Nos

habitudes de veille changent: on utilise un peu plus le radar. On veille donc à l'intérieur d'un bateau où les lampes à pétrole restent allumées (ce qui est très agréable pour celui qui veille...) avec un rythme de consultation du radar toutes les 15 minutes sur l'échelle des 16 miles. Un minuteur de cuisine nous aide puissamment à ne pas rester endormis en oubliant notre veille. Cela fait un peu drôle de se retrouver tout seul au milieu de la mer. Depuis juillet, nous avons toujours eu une côte en vue. Et là rien de rien... Pas un rade, pas une mobyette. Rien...

Paradoxalement, Anyvonne a ressenti un vif sentiment de " solitude " quand nous avons vu un autre voilier à l'horizon. Mais cette solitude, elle la ressentait pour cette petite voile, minuscule là-bas au milieu de rien. Pas pour nous, du tout. Sans doute parce que nous, nous ne sommes pas perdus. Nous sommes là, confortablement installés dans notre décor familier de 12 mètres sur 4. Assez grand, finalement... Alors que cette voile minuscule, là-bas, semble tellement fragile dans cette immensité.

Nous sommes partis, quasiment à la pleine lune. Alors celle ci se lève tard dans la nuit, mais quand elle est là, la nuit est claire et semble moins oppressante. (" Cette sombre clarté qui tombe des étoiles "...)

Dimanche 8.

Le vent est maintenant bien installé force 2/3 au Nord-Est. On s'essaie à une nouvelle allure en se la jouant " trinquettes jumelles ". Avec le génois tangonné sur bâbord, on amène la Grand Voile et on envoie une voile d'avant sur l'étai largable, tangonnée sur la bôme, bien débordée sur tribord... Ça marche au poil et c'est finalement moins sensible aux écarts de route que la grand voile en ciseau. En tous cas, ça fait moins de bruit. (Sans vent suffisant, avec le roulis, les mouvements de grand voile sont terriblement agressifs et bruyants. On a en permanence l'impression de tout casser.)

Au point de midi, nous aurons atteint

les 80 miles en 24 heures. On progresse.

Lundi 9.

Cette nuit a enfin justifié notre veille nocturne attentive: à 3h, nous avons croisé un cargo sur une route inverse de nous, à moins d'un mile sur tribord. Émotion!

On pêche enfin!!! Enfin, on prend du poisson, parce qu'on n'a pas arrêté de pêcher depuis le début... En tous cas, on n'a pas cessé d'avoir une ligne à l'eau avec une margatte au bout! On prend une Coryphène d'un bon kilo. Gérard lève les filets et on se les cuit en papillote avec de la crème fraîche et du chou blanc. On en a réservé un peu pour faire à la tahitienne (voir recette dans le n°4. Ndlr). Tout ça est délicieux...

Maintenant, le vent a forcé à 20 noeuds et en conséquence, le bateau file 5 à 6 noeuds. Enfin une vitesse agréable sur une mer qui est encore assez plate. A midi, c'est enfin 100 miles en 24 Heures. C'est la moyenne qui satisfaisait Moitessier.... Alors nous, on est contents.

Mardi 10.

On commence à trouver un rythme de quart à notre convenance depuis hier soir: Anyvonne de 20 à 23h et de 4 à 8 heures, Gérard 23 à 4 heures. On s'assoupit 20 minutes entre chaque sonnerie, et la veille au radar n'est pas l'enfer de la barre dans le froid et sous la pluie. Ici, la nuit, il fait 24/25 degrés...

A midi, journée à 110 Miles. La vitesse semble se stabiliser à 6 noeuds, mais la météo annonce du vent plus frais, force 6/7 et plutôt Nord. Avant la nuit on renvoie la Grand Voile avec 2 ris de précaution, et on se remet sur une allure de grand large.

Ce soir: choux aux lardons " Comme chez nous dis!! ... " Mais sans beurre. On n'en a pas avitaillé en partant, pour ne pas être tentés.

Mercredi 11.

Pendant la nuit, le vent s'est effectivement installé comme prévu, et la

mer s'est creusée. Les creux sont de 2 à 3 mètres, mais avec les vagues par le travers arrière, ça reste assez confortable. Avec nos 2 ris, la vitesse reste raisonnablement entre 6 et 7 noeuds.

On commence à voir pas mal d'exocets (des poissons volants) et ce matin on en trouve trois, suicidés sur le pont. Nettoyés, ils finiront poêlés, dans notre assiette. C'est délicieux... Et puis ce matin, on capture notre 2ème coryphène. Un peu plus grosse: 2 à 3 Kg. La subsistance est assurée. Au point de midi 30, parcours de 140 miles les dernières 24 heures. Enfin l'allure attendue. On finira par arriver... A cette allure, nous prévoyons même que ce sera dans la journée de vendredi.

Dans l'après midi, au milieu de notre activité somnolente, une vision soudaine et surprenante: un pétrolier, ou quelque chose qui y ressemble, à un demi mile sur tribord. Celui-là, nous ne l'avons pas vu venir. Réflexion sur notre activité de veille, tellement scrupuleuse la nuit et laxiste le jour.

Jeudi 12.

Toujours du vent, et toujours 140 miles de parcours quotidien. Nos pronostics d'arrivée se confirment. Toujours des poissons volants (3 ou 4 sur le pont le matin). C'est trop! Anyvonne a rassemblé les derniers légumes encore sains bien que vieillissants, et ils ont fini en ratatouille. Très bon avec la fin du ragoût de coryphène.

Vendredi 13.

On devrait arriver aujourd'hui. Avons-nous choisi la bonne date? Enfin on n'est pas superstitieux et on verra....

Pour commencer, le vent nous a lâchés dans le courant de la nuit. La mer est devenue plus confortable, mais nous n'avancions plus et on retrouve le roulis des périodes de pétrole. Nous sommes à 60 miles du but. Pour conserver nos chances d'arriver avant la nuit: MOTEUR. 4 noeuds, pas terrible...

Vers 11 heures, un bateau en pêche

est en route collision! Vive la veille...

Nous nous dérouterons et nous le croisons à 50 mètres sur tribord, au milieu d'un concert d'exclamation que l'on pense être de bienvenue. Le vent se remet en route 3 à 4, et nous on refile 5 à 6 noeuds. Ça baigne. Deux oiseaux nous suivent depuis deux jours. Enfin Anyvonne croit que ce sont les mêmes. Elle l'a lu dans Moitessier... Et si GPS ne nous l'avait pas indiqué depuis longtemps, nous aurions l'impression que c'est un signe de terre proche....

Pardi! à 14h30 nous apercevons le profil de Santo Antao qui émerge d'une épaisse " brume de sable ", comme ils disent à la météo. A 16h20, nous mouillons dans le port de Mindelo qui s'appelle en fait Porto Grande et qui est merveilleusement abrité au fond d'une assez jolie rade. Nous nous sentons en sécurité et avec de la découverte à faire devant nous.

Mais ceci est une autre histoire....

LA CAMBUSE

A la cambuse ce mois-ci, un plat unique qui nous vient directement des Antilles, que l'on peut réaliser à l'avance et qui se réchauffe très bien dans la cocotte minute: le colombo de poulet.

Le Colombo de Poulet.

Ingrédients (pour 4 personnes) :

1 poulet de 1,5 Kg découpé en morceaux, sans la peau	2 citrons pressés
4 gousses d'ail	3 courgettes
1/4 de piment (ou moins selon les goûts)	6 grosses pommes de terre
2 échalotes	2 cuillerées à soupe de colombo (on en trouve dans les épiceries chinoises)
Coriandre en graines, anis étoilé	12 cl de lait de coco
2 ciboules (ou 2 oignons nouveaux)	Sel et poivre
1 oignon	

Réalisation

1/ Faire mariner les morceaux de poulet

Les mettre dans un plat creux avec du sel, du poivre, l'ail écrasé, la moitié du piment hâché, les échalotes émincées, l'anis et la coriandre. Arroser le tout avec la moitié du jus de citron.

Faire mariner une heure au frais. Retourner les morceaux de poulet plusieurs fois.

2/ Les légumes

Tailler les courgettes et les pommes de terre en dés. Emincer les ciboules et l'oignon.

Faire chauffer 3 cuillerées à soupe d'huile dans une cocotte. Ajouter les ciboules, l'oignon et le reste du piment hâché. Faire revenir quelques minutes.

3/ Le poulet

Egoutter les morceaux de poulet. Réserver la marinade.

Mettre le poulet à dorer dans la cocotte.

Délayer la poudre de colombo dans la marinade, puis verser le tout dans la cocotte.

Ajouter les courgettes et les pommes de terre, mouiller d'un peu d'eau et du reste de jus de citron.

Couvrir et laisser mijoter au moins 30 minutes.

Ajouter le lait de coco à mi-cuisson. Vérifier l'assaisonnement.

